

Coll. spec.

L A

VALIZE OUVERTE.



A LYON,

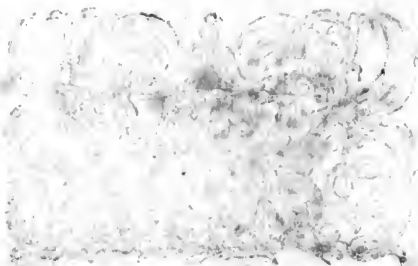
Chez THOMAS AMAVLRY,
ruë Merciere, à la
Victoire.

M. DC. LXXX.
Avec Privilege du Roy.



VALLEY

FOURTE



CSP

PQ

CHURCHILL

1879

.P6A77

1680

1680



A

SON ALTESSE

ROYALE

MONSIEVR

FRERE UNIQUE

DV ROY.



ONSEIGNEVR,

Quoy que j'aye une
fort petite opinion de mes

à ij

ÉPITRE.

Ouvrages , je Vous pre-
 sente celuy cy avec beau-
 coup de confiance ; le Roy
 qui l'a voit veu avant
 qu'il fut imprimé , en
 a parlé avantageusement,
 & ce glorieux témoignage
 qui rend mon Livre con-
 siderable , m'a déterminé
 à le dedier à V. A. R. C'est
 à vos bontez , MON-
 SEIGNEUR , que je
 dois cet heureux succez :
 Car c'est parce que Vous
 m'honorez de Vostre pro-
 tection , que ce grand Mo-
 narque a bien voulu jeter

EPI T R E.

les yeux sur mon Livre ;
 Et je me trouve engagé
 d'examiner avec soin tout
 ce que je feray à l'avenir,
 pour répondre aux espe-
 rances du Public , qui ne
 croiroit pas facilement qu'un
 Auteur que V. A. R. pro-
 tege , pût faire de mau-
 vais Livres. Je ne sçay pas
 si j'en pourray faire de
 bons : mais j'assure bien
 V. A. R. que j'auray une
 éternelle reconnoissance des
 bontez qu'elle a pour moy,
 Et que je seray toute ma
 vie avec beaucoup d'atta-

EPI TRE.

chément & un tres-profond
respect,

MONSEIGNEUR,

De V. A. R.

Le tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle serviteur,

PRECHAC.



TABLE

DES LETTRES

contenuës en ce Volume.

L A Valize ouverte. page 1
Lettre du Comte à sa Maî-
tresse. 10

Réponse à un President qui
blâmoit un de ses Amis de
ce qu'il demeueroit toudjours
à la Cour. 23

Réponse à une Dame, qui
a voit proposé à un de ses
Amis de courre le Bal avec
elle. 28

Lettre d'un Capitaine Gas-
con, qui a voit esté cas-
sé. 32

Lettre à un Homme qui s'étoit
à iiij

T A B L E.

<i>fl. té de gagner une injuste Cause par le credit de ses Amis.</i>	36.
<i>Lettre d'un Officier qui venoit d'acheter une Charge chez le Roy.</i>	42.
<i>Lettre d'un Amant à sa Maîtresse.</i>	47.
<i>Lettre d'un Abbé. qui prie un de ses Amis d'employer son credit pour luy faire obtenir une Abbaye.</i>	52.
<i>Lettre d'un Homme inquiet, qui demande conseil pour se déterminer.</i>	56.
<i>Lettre d'un Officier de la Bouché, à sa femme.</i>	60.
<i>Réponse de l'Autheur à un de ses Amis, qui l'avoit félicité du suecez de ses Ouvrages.</i>	66.
<i>Réponse d'un Amant à sa</i>	

T A B L E.

Maitresse.	72
Réponse à un Provincial qui se mesloit de donner des avis pour le gouvernement de l'Estat.	76
Lettre d'une femme jalouse qui écrit à son mary, qui se divertissoit, avec sa Maî- tresse.	82
Lettre d'un En-Voyé, qui rend compte de la Cour de Fran- ce au Gouverneur de Mi- lan.	87
Lettre d'une Dame à sa sui- vante, qu'elle avoit en- voyée à Paris pour des Com- missions.	106
Lettre d'un Amy à un Homme qui avoit perdu une belle- mere fort avare.	112
Lettre d'un Suisse à sa fem- me.	117

T A B L E.

Lettre d'un Enuoyé, qui informe un de ses Amis des grandes qualitez de Monsieur.	119
Lettre d'un Officier Normand à son frere.	126
Réponse à un homme qui demandoit conseil pour se marier.	132
Lettre du Bourguignon à sa mere.	137
Réponse à un Mousquetaire inquiet.	140
Réponse d'un Amant à une Maîtresse commode.	145
Lettre à un Homme qui vouloit estre Religieux.	149
Lettre d'un Enuoyé d'Allemagne, à son Prince.	156
Réponse de la Marquise à son Amant.	163

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy
donné à saint Germain en La-
ye, le quinziesme jour de Fevrier
1680. signé BERTIN; & scellé du
grand Sceau de cire jaune : Il est
permis au sieur DE PRECHAC de
faire imprimer, vendre & debiter
un Livre intitulé *La Valize ouver-*
te, par tel Imprimeur ou Libraire
qu'il luy plaira, pendant le temps
& espace de six années consecu-
tives, à commencer du jour que
l'Impression sera achevée. Et des-
fenses sont faites à tous Impri-
meurs & Libraires, ou autres per-
sonnes, de quelque qualité & con-
dition, qu'elles soient, d'imprimer,
vendre & debiter ledit Livre sans
le consentement dudit sieur Expo-
sant, ou de ceux qui auront droict
de luy, à peine de confiscation
des Exemplaires contrefaits, de
trois mil livres d'amende; & de

tous dépens, dommages & intérêts, ainsi qu'il est porté plus au long dans ledit Privilege.

Ledit sieur DE PRECHAC a cédé son droit dudit Privilege à la veuve d'OLIVIER DE VARENNES pour en jouir suivant le traité fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 3. Juin 1680. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665, Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'Imprimer pour la première fois, le 15 Juin 1680.

Et Ladite Damoiselle de Varennes à cédé son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire à Lyon, suivant l'accord fait entr'eux.

LA



L A
VALIZE
OUVERTE.



PRES que l'Ar-
bitre de l'V-
nivers eust don-
né la Paix à
l'Europe , plusieurs jeu-
nes Gens qui estoient dans
les Armées se rendirent à
la Cour , où l'on passa

A

le Carnaval fort agreablement. Les Dames y parurent dans une grande magnificence, & les Cavaliers eurent soin d'estre aussi galans au Bal, qu'ils avoient paru braves à la Guerre les années precedentes, dans la mesme saison.

Ils estoient si accoustumez à vaincre, & la victoire leur avoit donné tant d'élevation, que la plûpart se flatoient qu'ils ne trouveroient rien qui pût leur resister à l'avenir.

Ils traitoient l'amour

aussi Cavalierement que la Guerre , s'imaginant que l'habitude qu'ils s'étoient faite de prendre les Places d'assaut leur réussiroit en amour , sans qu'il fut besoin de se conduire par les formes ordinaires. Mais les Dames punirent leur presumption, & il y en eut qui défendirent leur cœur avec opiniastreté , contre les attaques de ces Guerriers. Ce n'est pas de ces cruelles dont je prétends parler, étant persuadé qu'une faveur fournit plus d'in-

cidens & fait plus de plaisir à lire, que toutes les cruautés des Femmes les plus severes.

Vne Marquise que je ne veux point nommer, & de qui je permets au Lecteur de se faire une idée aussi agreable qu'il luy plaira, parut fort charmante aux yeux d'un jeune Comte nouvellement revenu de la Guerre. Il chercha les occasions de la voir souvent, & il y reüssit sans peine, par la facilité qu'on a en France de voir les Fem-

mes de la Cour chez la Reine, à l'Opera, ou dans les Maisons qu'elles fréquentent. Le Comte se rendit si assidu auprès de la Marquise, qu'elle jugea aisément qu'il avoit quelque dessein. Ses soins ne luy déplurent pas ; elle tâcha néanmoins à luy cacher ses sentimens, & affecta de le mal-traiter, parce qu'elle étoit observée par un Courtisan qui étoit un Homme fort considérable, qui vivoit en bonne intelligence avec elle, & qui l'aimoit

depuis long - temps. Mais le jeune Comte sans se rebuter du peu de cas qu'on faisoit de ses soins, trouva moyen de parler un jour à la Marquise dans un lieu où il n'y avoit presque personne. Il luy dit à l'oreille, qu'il avoit un secret important à luy apprendre. La Marquise jugeant bien ce qu'il avoit à luy dire, luy répondit un peu troublée, qu'elle ne vouloit point le sçavoir. Le Comte qui avoit beaucoup d'esprit, luy repliqua qu'il

n'estoit plus en peine de le luy apprendre , puis-que sa Réponse luy faisoit juger qu'elle l'avoit entendu. La Dame rougit , & fut un peu deconcertée. Mais soit qu'elle eust de l'inclination pour luy , ou qu'elle aimast la nouveauté , le Cavalier continua la conversation , & luy parla de son amour , sans qu'elle s'en fâchast. Elle le pria seulement de garder un peu plus de mesures , & de n'affecter pas de la chercher , comme il faisoit.

Le Comte craignant de luy déplaire , prit depuis ce temps-là beaucoup de précautions pour la voir ; il ne laissa pas de la chercher souvent , & comme il témoignoît trop d'empressement pour luy parler , la Dame qui craignoît que cela ne fut remarqué , luy deffendit de se trouver dans les lieux où elle seroit : ou du moins , que si le hazard les faisoit rencontrer ensemble , il ne luy parleroit point. Mais pour adoucir la rigueur d'un

OUVERTE. 5

ordre si severe , elle luy permit de luy écrire , & luy donna mesme des expediens pour luy faire tenir ses Lettres en secreté. Peu de temps après il y eut un Bal à la Cour ; la Marquise y parut fort ajustée , & le Comte y dansa avec d'autres Femmes , sans qu'il oast jamais s'approcher de sa Maîtresse. Il voulut néanmoins se faire un mérite de sa discretion , & profitant de la liberté que la Marquise luy avoit donnée de luy écrire , il

10 LA VALIZE
s'en alla le lendemain à Paris, & luy fit rendre avant que de partir, le Billet qui suit.

Lettre du Comte à sa Maîtresse.

JE ne sçaurois demeurer plus long-temps à Saint Germain, où je vous vois à toute heure, sans qu'il me soit permis de vous parler de mon amour, ny de me plaindre de tout ce que je souffre par cette contrainte. Je n'ay jamais veu une personne plus charman-

te, que vous l'estiez hier
au Bal. Jugez combien
ma passion est respectueu-
se, puisque j'eus la force
de danser avec des per-
sonnes indifferentes, pen-
dant qu'il m'auroit esté
facile de danser avec
vous, si je n'eusse appre-
hendé de vous déplaire.
Toute la Cour vous ad-
miroit, je regardois les
spectateurs comme au-
tant de Rivaux, parce
que ie remarquois qu'ils
vous trouvoient tous à
leur gré. Il y eut des
momens où mon amour

allarmé me fit souhaiter que vous eussiez esté moins belle, quoy que mon cœur m'assurast que je ne devois rien craindre, puis qu'il étoit impossible que personne pût vous aimer avec autant de passion & de sincérité que je fais. De grace, ne me refusez pas une réponse, je la recevray avec beaucoup plus de joye que je ne sçaurois vous l'exprimer; & afin que vous ne soyez point embarrassée de me la faire tenir, envoyez-la moy.

par la Poste, & adressez-la avec une enveloppe à l'homme que vous sçavez.

Le jeune Comte plein d'amour & de confiance, n'avoit pris aucun soin de mettre dans ses interets aucune des Femmes de la Marquise, au lieu que le Courtisan, de qui j'ay parlé, les avoit gagnées toutes par ses liberalitez. Ainsi il n'est pas extraordinaire qu'il fut averty de la bonne intelligence du Comte avec la Marquise.

Vn Homme de qualité qui possède paisiblement le cœur d'une belle personne , est toujours fort affligé d'apprendre qu'elle le trahit : Mais il est inconsolable , lorsqu'il sçait qu'un jeune Homme, souvent sans experience , luy a enlevé sa conquête. Le Courtisan fut si sensible à l'infidélité de sa Maistresse , ou du moins à la disposition où elle estoit de le trahir , puisqu'elle recevoit les billets du Comte , & qu'on l'avoit mesme assuré qu'elle

venoit de luy faire réponse, qu'il ne pût s'empescher d'aller chez sa Maistresse, & de luy faire mille reproches. La Marquise qui craignoit beaucoup les affaires d'éclat, & qui peut estre se repentoit déjà de s'estre embarquée si facilement, l'assura sans se troubler, qu'elle n'avoit point écrit au Comte ; & s'appercevant qu'il ajoûtoit foy à ses discours, elle se plaignit de son injustice. Les larmes qu'elle versa acheverent de luy persuader

son innocence , par la facilité que la plûpart des Hommes ont à croire, que leurs Maistresses leur sont fidelles , ou par l'adresse si ordinaire aux Femmes , lors qu'il s'agit de cacher leurs foiblesses. Enfin après plusieurs éclaircissemens faux ou veritables , le Cavalier luy demanda pardon de son emportement , & des jugemens , desavantageux qu'il avoit fait de sa conduite. Il se retira fort satisfait de la justification de sa Maistresse. Nean-

moins comme il l'aimoit beaucoup, il n'étoit point en repos; & ayant trouvé moyen de parler secrètement à la Femme qui luy avoit déjà donné des avis, elle luy fit des sermens horribles, que la Marquise avoit de l'inclination pour le jeune Comte; qu'elle avoit reçu ce jour-là une de ses Lettres, & qu'elle luy avoit fait réponse par la poste, ajoutant que depuis une demie heure elle avoit donné ordre qu'on retirast sa Lettre du Bu-

reau, mais que le Commis n'avoit pas voulu la rendre, parce que les paquets étoient faits.

Le Courtisan fut si estonné en aprenant toutes ces circonstances, qu'il auroit donné la moitié de son bien pour surprendre cette Lettre, afin de pouvoir convaincre son infidelle Maitresse. Il luy passa par la teste plusieurs moyens pour y reüssir; mais n'en trouvant aucun qui luy parut assez prompt pour servir sa jalousie avec succez, il se

determina à profiter de la liberté du Carnaval; & ayant pris des habits de masque, il choisit un domestique de qui la valeur & la fidelité luy estoient connus. Ils se deguiserent tous deux, & étant montez sur de bons chevaux ils allerent attendre en chemin le Courier qui porte les Lettres toutes les nuits de Saint Germain à Paris. Il ne tarda pas long-temps à passer comme ils l'avoient preveu, ils l'arrestèrent, & le Courtisan le mena-

ça de le tuër s'il faisoit la moindre resistance. Le Courrier qui n'avoit point d'armes, fut contraint de les suivre.

Aussi-tost qu'ils furent un peu éloignez du grand chemin, ils rompirent la Valize, & prirent toutes les Lettres qui étoient dedans. Mais ayant remarqué, qu'il y avoit plusieurs paquets du Roy & des Ministres, le Courtisan les rendit tous au Courrier, & ne garda que les Lettres des particuliers. Il luy fit en suite quelques

liberalité; & afin qu'il ne pût pas le suivre, qu'il l'attachât sur son cheval, & l'ayant laissé sans fouet & sans éperons, il s'en alla à Paris au galop.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé chez luy, il ouvrit plusieurs de ces Lettres, dans l'esperance de trouver celle que la Marquise écrivoit au Comte: Mais ses soins furent inutiles, & il fut obligé de se coucher sans qu'il trouvast ce qu'il cherchoit. Le lendemain j'allay chez luy par hazard, il m'ap-

pella en particulier ; & apres que je luy eus promis de luy garder le secret, il me fit confidence de son vol, & me témoigna que je luy ferois plaisir d'examiner toutes ces Lettres, & de mettre à part toutes celles qui seroient escrites de la main de quelque Femme. Il sortit en suite, & me laissa dans sa chambre, où je m'enfermay, & y lûs toutes ces Lettres, dont j'en ay trouvé plusieurs qui m'ont paru si curieuses, que j'ay esté bien-aise.

d'en faire part au public.
 La premiere que je lûs
 s'adreffoit à Monsieur le
 Prefident de ** à la Ro-
 chelle. Voicy ce qu'elle
 contenoit.

*Réponse à un President qui
 blâmoit un de ses Amis de
 ce qu'il demeuroid toujours
 à la Cour.*

VOus voulez, Mon-
 sieur, que je vous
 rende compte de ce que
 je fais à la Cour, & il
 me semble que vous pre-
 tendez par là m'embar-

rasser beaucoup , puisque
 comme vous le dites fort
 bien , je ne suis pas d'un
 rang qui m'oblige à y
 demeurer toujours ; je
 n'ay pas assez de bien pour
 y subsister , & je n'ay point
 d'employ qui m'y at-
 tache. Je vous avouë que
 je vivrois peut-estre plus
 tranquillement dans ma
 Province. Mais si vous
 connoissiez la Cour com-
 me je la connois , vous ne
 blâmeriez ny mon goust ,
 ny mon choix , puisque
 c'est le sejour le plus a-
 greable qu'un honneste
 Homme

Homme puisse choisir. Je m'imagine que vous vous représentez une Cour d'intrigues & de cabales, semblable à celles des anciens Empereurs, où l'on n'obtenoit les graces qu'à la recommandation de quelque Dame, ou par le credit d'un grand Seigneur. Desabulez-vous, Monsieur, la Cour de LOUIS LE GRAND est une Ecole de vertu, où chacun fait son devoir, à l'exemple du Maître, qui s'acquie si dignement du sien. Les

honnêtes Gens y sont
estimez , & le merite est
une recommandation as-
surée pour parvenir à la
Fortune. La Religion, la
justice & la probité y sont
fort à la mode ; on n'y en-
tend parler ny d'impiété,
ny de violence ; les dé-
bauches en sont entie-
rement bannies , & il
est constant qu'on vit à
la Cour avec beaucoup
d'ordre & de modestie :
C'est le Pais du monde
où l'on trouve plus d'es-
prit , plus de politesse , &
plus de desintéressement.

Si après cela vous dites
que j'ay tort de preferer
ce sejour à celuy de mon
Village (où l'Homme le
plus raisonnable est un
vieux Curé qui me fai-
soit tous les jours des
plaintes de ce qu'il ne
mouroit personne dans
sa Paroisse.) Mandez-
moy vos raisons , si elles
sont bonnes je partiray
incessamment , & je me
rendray auprès de vous ,
pour vous renouveler les
protestations que je vous
ay faites d'estre toujours ,
Monsieur , Votre très-

humble & tres-obeissant
serviteur, &c.

Après que j'eus achevé
de lire cette Lettre, j'en
ouvris une autre qui s'a-
dressoit à Mademoiselle
de * rue Grenelle à Paris.
Je la leus, & y trouvay
ces paroles.

*Réponse à une Dame, qui a-
voit proposé à un de ses
Amis de courre le Bal avec
elle.*

IE ne manqueray pas,
Mademoiselle, de me
rendre demain à Paris,
pour courre le Bal avec

vous, & avec Madame de * comme vous me l'ordonnez par vôtre Lettre. Le projet que vous avez fait de m'habiller en Marchand Turc, & vous deux en Esclaves, que je chercheray à vendre, me réjouït, quoy qu'il me paroisse fort bizarre, que vous veüilliez contre-faire l'Esclave d'un Homme qui est si véritablement le vôtre. Je vous avertis par avance, qu'il ne tiendra pas à moy que nous n'ayons beaucoup de plaisir à nostre masca-

rade. Mais sçavez-vous bien, qu'un Maître à tout pouvoir sur son Esclave. Ainsi quand vous ferez la mienne, n'allez pas vous aviser de trouver mauvais, que je me serve de mon autorité. Je ne seray pas si Turc, que je pourray le paroître; & je vous promets de n'avoir point de rigueur pour vous. Soyez seulement docile & obeissante; car quelque mérite que vous ayez, je ne veux m'en méfier qu'à mes propres connoissances.

ces ; & je n'oserois répondre de vous , que je ne vous aye mise auparavant à des usages où je juge que vous serez fort propre. Mais après cela , je vous mettray à un si haut prix , qu'on connoitra sans peine que je vous estime extrêmement , & que je suis vôtre tres-humble serviteur , & non pas vôtre Maître.

Je fus assez content de cette Lettre ; j'en pris en suite une autre , dont le dessus me donna de la curiosité. Il y avoit , à

Monsieur le Baron Des-
quoarrabacas, Seigneur
de Ribas, Bachas, & au-
tres lieux. A Agen en
Agenois. Je la décachet-
tay, & y lûs ce qui suit.

*Lettre d'un Capitaine Gascon,
qui avoit esté cassé.*

Monsieur mon frere,
cette Lettre n'est
que pour vous avertir,
que sans aucun égard à
quelque peu de merite
que vous sachez que Dieu
m'a donné, & sans se sou-
venir que je suis né Gen-
tilhomme, on a cassé ma

Compagnie. Bous jugez
vien qu'on n'a pas dit au
Roy ce que je sçay faire;
car je beus vien qu'on
sçache, qu'on ne casse
pas comme cela un Ca-
pitaine d'un bieux Corps,
qui a esté cinq ans en
garnison à Courtray : &
mesme je gardois une
des Portes dans le temps
que les Ennemis voulu-
rent assieger la Ville. Je
reserve cette raison pour
la derniere ; mais Dieu
me damne , si mes en-
vieux me poussent à bout,
je leur feray des affaires.

Car imaginez - vous, qu'un de mes grands Amis qui a esté Garde de magasin à Courtray, a épousé la sœur du gendre du frere d'un Valet de Chambre du Roi, qui me fera parler à luy quand je voudray ; & debinez un peu, si je sçauray luy dire mes raisons. S'il va-quoit quelque bon Gouvernement aux environs de chez nous, donnez-m'en avis ; car sans bannité je pourrois y faire aussi beau qu'un autre. Adieu, je finis, en vous

assurant que je suis, Monsieur mon frere, V^{otre} tres-humble & affectionné serviteur le Chevalier Desquoarrabacas.

Cette Lettre me parut moins extraordinaire qu'à un autre, parce que je connois le caractere de la Nation, & que j'avois veu depuis peu un Placet qu'un Officier Gascon presenta au Roy, d'un stile approchant de celuy que vous venez de lire. Je continuay à ouvrir d'autres Lettres, & la premiere que je trou-

vay sous ma main, s'adres-
soit à Monsieur le Mar-
quis de Passemart, grand
Baillif de ** A Paris. Voi-
cy ce qu'il y avoit.

*Lettre à un Homme qui s'é-
toit flaté de gagner une in-
juste Cause par le credit de
ses Amis.*

JE suis bien fâché, Mon-
sieur, d'estre obligé de
vous mander que si vous
ne vous hâtez à vous ac-
commoder avec vos par-
ties, vous perdrez votre
procez avec dépens ; &
peut-être ferez-vous con-

damné à l'amende. Je
vois bien que vous ne
vous estiez pas attendu à
cela, ayant autant d'Amis
à la Cour, que vous y en
avez, au lieu que vostre
partie n'y connoist per-
sonne. Le Conseil est
aujourd'huy composé de
Juges qui écoutent les
bonnes raisons, & qui
ne font pas grand cas des
solicitations. Madame
la Duchesse a parlé de
vostre affaire à Monseig-
neur le Chancelier avec
toute la chaleur que vous
pouviés souhaitter; mais

ma foy, ce n'est plus le temps de gagner les procez sur la recommandation d'une Dame, ou d'un grand Seigneur. Monseigneur le Chancelier l'a receuë avec beaucoup de civilité, & luy a répondu qu'il examineroit vostre affaire avec soin, & qu'il vous feroit justice. Cependant c'est ce que nous voulions éviter, car vous aviez toujours creu l'emporter par faveur : ainsi desabusez-vous, & songez à vostre affaire, pendant que vous

en pouvez encore sauver quelque chose par un accommodement. N'allez pas vous flatter que vous y pourrez donner quelque ordre en gagnant du temps par les chicanes & par les subtilitez de vôtre Solliciteur; je vous réponds qu'elles sont inutiles auprès d'un Chancelier aussi vigilant & aussi éclairé que celui-cy, & il est certain que dans peu de temps tous les Solliciteurs de procez qui ne subsistent d'ordinaire que par les surprises qu'ils font

en faveur de leurs parties, pourront mourir de faim s'ils n'ont quelque autre métier : mais en revanche il en reviendra de grands avantages au Public, & l'on n'entendra plus parler d'injustices, ny d'extorsions; celui qui aura raison pourra se reposer sur la fidélité de son Avocat, & ne sera point obligé de suivre le conseil pour éviter les surprises & les tours d'adresse des Solliciteurs. Voilà, Monsieur, l'état véritable & du Conseil & de

O U V E R T E. 41

vostre affaire ; prenés vos
mesures là dessus, & soyés
bien persuadé que je suis
avec beaucoup de sinceri-
te; Monsieur, Vostre tres-
humble & tres-obeyssant
serviteur.

Cette Lettre n'estoit
point signée ; mais je ju-
geay bien en la lisant,
que celuy qui l'envoyoit
avoit une parfaite con-
noissance de l'integrité
des grands Hommes qui
composent le Conseil,
qui ne s'attachent qu'à
rendre la justice & abolir
la chicane. J'en pris une

autre adresse à Mademoi-
selle Braillard, à la Ferté-
Milon; elle estoit en ces
termes :

*Lettre d'un Officier qui venoit
d'acheter une Charge
chez le Roy.*

MAdemoiselle ma
femme,

Le dessus de ma Lettre
vous explique le succez
de mon voyage; car vous
jugez bien que je ne vous
donne pas la qualité de
Demoiselle sans raison,
vous l'estes assurément,
& si quelqu'un ozoit vous

le disputer, il auroit affaire
au Roy, puisque j'ay
l'honneur d'estre son Of-
ficier. La Charge me
couste bon, & il n'y a que
trois cens francs de ga-
ges; mais celui qui me l'a
venduë m'a assuré que les
profits en valent plus de
cinq cens, & j'espere que
je les feray encore mon-
ter plus haut; car vous
sçavez bien que j'ay la
main bonne. Je veux aussi
dans quelque temps de-
mander un Benefice pour
mon fils Simon, imagi-
nez vous si le Roy en

refusera à ses Officiers, puis qu'il en donne tous les jours à tant d'autres qui ne le sont pas. Dites à Paul qu'il apprenne bien à écrire, parce que s'il est joly garçon je luy donneray ma Charge dans deux ans. Au reste, ne faites plus difficulté d'aller la premiere à l'Offrande, & declarés tout franc aux Marguilliers, que s'ils ne vous presentent le Pain-bénit par preference à Madame Vincent & à madame du Fargis, je m'en plaindray au Roy.

Ce n'est pas que je me
 soucie de toutes ces vani-
 tez, mais je ne veux pas
 qu'on puisse me repro-
 cher que j'aye laissé per-
 dre les droicts de ma
 Charge. Elle a encore
 beaucoup d'autres privi-
 leges dont je ne suis pas
 bien informé; je m'ima-
 gine pourtant qu'elle me
 donne droit de chasse &
 de pesche.

Prenés garde de n'estre
 pas si mal propre que vous
 estiez, & de ne faire point
 comparaison avec toute
 sorte de monde, parce

que la femme d'un Officier du Roy doit un peu soustenir son rang. Adieu ma chere femme, je vous embrasse mille fois avec tous nos enfans. Votre bõ mary. Claude Braillard.

La lecture de cette Lettre me fit voir la grande difference qu'il y a d'un Officier nouveau, à un autre qui a servy longtemps ; car le premier ne songe qu'à profiter, & ne parle jamais sans nommer le Roy, au lieu que l'ancien qui d'ordinaire sçait vivre, songe moins

à acquérir du bien , qu'à
 mériter l'estime des Offi-
 ciers qui sont au dessus de
 luy , & ne fait jamais un
 mauvais usage de l'hon-
 neur qu'il a d'appartenir
 au Roy. l'en ouvris en sui-
 te une autre , qui s'adres-
 soit à Madame la Marqui-
 se de ** au Marais , à Pa-
 ris.

*Lettre d'un Amant à sa
 Maitresse.*

CRoiriez-vous bien,
 Madame, que je me
 repens de vous avoir ja-

mais veuë, & que je feray
des reproches à Made-
moiselle ** de m'avoir
mené chez vous, com-
me si elle m'avoit pro-
curé la connoissance de
la Voisin. Javois bien
ouï dire que vous estiés
belle, & que vous avies
de l'esprit, mais franche-
ment je ne vous croyois
pas si dangereuse, & je
commence à m'apperce-
voir, quoy que trop tard,
qu'il n'est pas permis à
un Homme qui est atta-
ché à la Cour, & qui ne
deyroit estre occupé que
de

de son ambition , d'estre
en commerce avec une
personne aussi charman-
te que vous l'estes. Car
enfin , Madame , depuis
nôtre dernière conversa-
tion je ne songe non plus
à ma fortune que si j'a-
vois cent mil livres de
rente : toutes les femmes
de la Cour me paroissent
effroyables, je trouve que
les Courtisans sont gros-
siers & sans esprit , & il
me semble que vous seu-
le estes belle , que vous
seule avez de l'esprit , &
qu'il n'y a que vous en

50 LA VALIZE.

France qui ait de la politesse. Voilà l'effet de cette conversation, jugés après cela si j'ay sujet de me plaindre de vous; je m'aperçois cependant que je ne sçaurois plus passer deux jours sans vous voir, & je suis réduit à vous supplier, ou que vous ayés compassion de l'état où vous m'avez mis, ou tout du moins que vous me cachiez à l'avenir une partie de vos charmes. Tenés-vous-en au premier expedient, si vous m'en croyés; car il vou

OUVERTE. 51

sera aisé de me rendre heureux, & il vous seroit difficile de paroître moins aimable à un homme qui vous adore.

La Dame connoissoit apparemment l'écriture du Cavalier, car son nom n'y estoit pas. La première que je lûs après celle-là, s'adressoit à Monsieur le President de ** à Paris.

*Lettre d'un Abbé qui prie un
de ses Amis d'employer son
credit pour luy faire obtenir
une Abbaye.*

C'Est dans cette oc-
casion , Monsieur
qu'il faut employer vô-
tre credit & celuy de vos
Amis, pour me faire don-
ner une des Abbayes qu'
vaquent. On m'a assuré
qu'il y en a une beaucoup
plus considerable que les
autres, il vous sera aisé de
sçavoir à Paris combien
elle vaut , afin que si
c'est vray qu'elle soit au

considerable qu'on le dit,
je puisse la demander.
J'ay appris qu'il y a des
Moines qui ne vivent pas
fort regulierement, sça-
chez-le aussi, s'il vous
plaist; car estant connu
pour un homme de bon-
nes mœurs, cette cir-
constance me feroit fa-
vorable, & mes Amis
pourroient faire valoir
cette raison, dans l'espe-
rance que j'obligerois les
Moines à vivre plus regu-
lierement. Il seroit bon
encore d'estre informé si
elle est bien bâtie; car

je vous avouë, que je suis dégoûté de la Cour, & si je puis m'en retirer avec honneur, je ne veux plus songer qu'à mon salut, faisant fort peu de cas des biens du monde; mais il me seroit honteux après avoir esté huit ans à la Cour, de m'en éloigner sans qu'on m'eut donné des marques de l'estime qu'on y a pour moy. Ainsi, Monsieur, employez s'il vous plaist, tous vos soins pour me faciliter les moyens d'avoir cette Abbaye, &

soiez bien persuadé que
 je ne perdray pas les oc-
 casions de vous témoi-
 gner ma reconnoissance.
 C'est, Monsieur, Vô-
 tre tres-humble & tres-
 obeissant serviteur, l'Ab-
 bé...

Je ne trouvay rien de
 fort extraordinaire dans
 cette Lettre, & je fus sur-
 pris comment cet Abbé
 s'embarassoit du bâti-
 ment de l'Abbaie, & qu'il
 ne songeoit pas à estre
 bien-tost Evêque. l'ad-
 miray sa moderation, &
 j'ouvris une autre Lettre

36 LA VALIZE

qui estoit adressée à Monsieur de ** Conseiller au Parlement. Elle estoit écrite en ces termes.

*Lettre d'un Homme inquiet,
qui demande conseil pour
se déterminer.*

JE ferois indigne de votre amitié, Monsieur, si je ne vous faisois part de l'état de mes affaires ; je vous avouë que j'ay profité de quelque choses dans l'employ que j'avois, mais je me trouve plus embarrassé que je ne

l'étois auparavant : car
je fais reflexion , que la
Charge que j'ay voulu
acheter m'engageroit à
de grandes dépenses. Il
est vray que j'aurois sou-
haité de me marier , &
je vois bien que je ne
sçauois le faire avanta-
geusement , que je n'aye
une Charge. Il me pa-
roist difficile de trouver
une femme comme je
la desire , & dans cette
incertitude je n'oserois
hasarder d'acheter une
Charge. J'avois eu pen-
sée de placer mon argent

sur l'Hôtel de Ville, mais j'apprens qu'on rembourse ceux qui y en avoient mis. Vous m'aviez conseillé de faire bâtir à Versailles, & je l'aurois fait si je ne craignois les longueurs & les grands frais d'un bâtiment, qui vont toujours plus loin qu'on ne s'est proposé. Il me passe quelquefois par la teste de m'en aller en mon Païs, & de me retirer tout à fait; mais le moyen de se refoudre à vivre dans un coin de Province; après avoir

passé tant d'années à la Cour. Il y a près d'un an que je suis dans ces irresolutions, & je dépense mon argent, sans pouvoir me déterminer; parce que je trouve des difficultez par tout. Aidez-moy de vos conseils, je vous en prie, & assurez-vous que si je ne trouve point d'obstacle à les suivre, je m'y conformeray aveuglement; puisque je suis, Monsieur, Votre tres-humble & obeissant serviteur.

Le nom de celuy qui

avoit signé cette Lettre étoit si mal écrit, qu'il me fut impossible de le lire : mais il n'est pas difficile de connoître que c'est un esprit inquiet qui ne sçait ce qu'il écrit. J'en ouvris une autre qui s'adressoit à Mademoiselle de** à Tours. Voicy ce qu'elle contenoit.

*Lettre d'un Officier de la
Bouche à sa femme.*

VOUS serez bien surprise, ma chere femme, d'apprendre que notwithstanding la rigueur de la

O U V E R T E. 61

faison , on nous menace
déjà d'un voyage. Vous
avez voulu que j'aye pris
le quartier de Janvier,
dans l'esperance que je
ferois dispensé des cor-
vées qu'on fait d'ordinai-
re dans les autres ; cepen-
dant vous voyez que le
Roy marche dans le mois
de Janvier comme dans
le mois de Juillet , & je
feray obligé de changer
de quartier , ou de ven-
dre ma Charge : car je
vous avouë que je ne
sçaurois plus résister aux
fatigues que nous faisons

2. LA VALIZE

en campagne : & si vous voulez que je vous parle franchement , j'aimerois mieux pour ma commodité estre encore Cuisinier de Monsieur le Doyen , que d'estre Officier de la Bouche du Roy ; mais l'honneur nous fait souffrir bien des choses. Imaginez-vous , ma pauvre Femme , que nous campons quelquefois dans un guerret , & qu'il pleut mesme fort souvent sur les potages du Roy , qui en rit au lieu de s'en fâcher , & les mange indif-

ferement froids , ou chauds , comme on les luy donne , sans jamais s'en plaindre. Je n'oserois dire ce que je pense , mais il me semble qu'un grand Roy devroit estre un peu plus delicat sur les choses qu'on luy sert , parce que cela donneroit de l'émulation aux Officiers de la Bouche, & on verroit ce que chacun sçait faire. Croiriez-vous bien qu'il trouva l'autre jour un poil dans un potage ; & au lieu des'en fâcher, il dit après l'avoir

regardé, qu'il étoit blond, & continua à manger. Monsieur le Doyen n'auroit pas souffert cela, & il auroit pour le moins jetté le plat à la teste de quelqu'un. Le Roy ne se foucie point de ce qu'il mange, ce qui est un grand mal-heur pour nous; & il aime mieux un Soldat, qu'un Officier de la Bouche. Quel dommage qu'il soit si peu sensible au plaisir de faire bonne chere; car assurément s'il n'avoit pas ce défaut, je crois qu'il se

soit un Prince parfait.
Adieu, ma chere femme,
je me recommande à vos
bonnes graces, & je de-
meure vostre serviteur &
bon mary, Julien.

Après que j'eus lu cet-
te Lettre, j'en trouvay
une autre qui s'adressoit
à Monsieur de Claverie;
Conseiller au Parlement
de Navarre, à Pau. Elle
étoit écrite en ces termes.



*Réponse de l'Autheur à un
de ses Amis , qui l'avoit
felicité du succez de ses
Ouvrages.*

VOus n'y songez pas,
Monsieur, lors que
vous me felicitez sur mes
ouvrages : peut-estre ne
sçavez-vous point que je
me mocque de ceux qui
les trouvent bons , & en-
core plus de ceux qui les
achetent ; car comment
diable voulez-vous, qu'un
Homme qui a passé sa vie
à l'Armée & dans des
voyages , puisse faire de

bons Livres. La deman-
geaison d'écrire m'ayant
pris, je trouvay un Librai-
re d'assez bonne foy pour
acheter ce que j'avois
fait. Ce bon succez m'en-
gagea à écrire encore,
mais j'en avois si mau-
vaise opinion, que je
n'osay pas m'adresser une
seconde fois au Libraire
qui avoit imprimé le pre-
mier. Je portay mon ma-
nuscrit à un autre qui ne
me connoissoit point; la
femme de mon Libraire
l'ayant sçeu, vint comme
une furie dans la Bouti-

que de ce dernier, & après mille emportemens, elle luy reprocha que cela étoit fort mal honneste de luy débaucher ses Auteurs. Comme je ne comprenois rien à cette querelle, je voulus les appaiser; mais la femme tourna sa colere contre moy, & me dit que j'étois un ingrat, puisque je portois mes ouvrages à un autre Libraire, sans les presenter auparavant à son mary, qui m'avoit fait connoistre dans le monde, & que sans luy

je ne serois qu'un Auteur de chien. le fus si cha-
toüillé d'estre traité d'Au-
teur , que cela me fit
oublier les injures qu'elle
me dit ; car franchement
je ne croyois pas estre Au-
teur. Quatre jours après
je trouvay mon nom
dans le Mercure Galant
& dans le Journal des Sça-
vans , où l'on me traitoit
d'Auteur. Je me suis si
bien accoutumé à cette
qualité , qu'enfin j'ay crû
tout de bon que je l'étois ;
& comme j'ay remarqué
que la plupart de ceux

qui achètent des Livres demandent les plus nouveaux, j'en fais un toutes les semaines qui se débite sur la nouveauté de la datte, & l'Impression est quelquefois vendue avant qu'on se soit apperceu que le Livre ne vaut rien. Voila, Monsieur, comme je me suis embarqué à faire des Livres de mon autorité; ainsi épargnez-moy un peu à l'avenir, & ne me traitez pas en Auteur presomptueux. Je ne vous envoie point mes ouvrages,

OUVERTE. 71

parce que je n'en ay pas assez bonne opinion. Je ne vous conseille pas aussi de les acheter, car je vous répons que je me moquerois de vous, quoy que je sois vôtre tres-humble & tres-obeissant seruiteur, Prechac.

J'ouvris une autre Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de ** en Bellecour à Lyon. Elle étoit écrite en ces termès.

*Réponse d'un Amant à
sa Maitresse.*

Avez-vous bien la
dureté de me dire
que je vous ay oubliée
& peut-il vous passer pa
la teste , que je sois capa
ble de vous oublier ja
mais. Je vous avouë qu
cet injuste reproche m'ac
cable , mais ne cherchez
vous pas un pretexte pou
justifier la tiedeur qu
vous sentez peut-estre
pour moy. Quelque Ri
val heureux n'auroit-i
pas effacé de vôtre cœu
le

Les agreables idées que vous m'aviez assuré qui feroient toute vôtre consolation en mon absence ; j'ay esté prest à partir pour m'aller plaindre de vous , à vous-mesme , & je l'aurois sans doute fait, si je n'avois considéré que je hazardois à perdre ma Charge , & peut-estre ma fortune , qui sont des biens qui vous appartiennent , & que je n'estime que pour vous en faire part. Je ne sçay si cette raison auroit esté assez forte pour me retenir ; si

je ne m'étois rassuré en lisant vostre Lettre precedente, qui m'a paru si tendre, que je me suis flatté que les reproches que vous me faites par vostre derniere ne sont que des effets de vôtre passion. Vous voyez bien que l'amour est toujours dans vos interets, puisqu'il a sçeu m'expliquer vos reproches en sa faveur, & à vôtre avantage. Ne me faites donc plus souffrir, & afin de dissiper les frayeurs que vous m'avez fait par vôtre der

niere Lettre , écrivez-
m'en une la plus tendre
& la plus emportée que
vous pourrez imaginer.
Mais je ne ſçay ce que je
demande , de grace ne
vous aidez point de vôtre
imagination , & ne me
nandez rien qui ne parte
de vôtre cœur ; le mien
n'est occupé que de vous,
& il vous est ſi fidelle ,
que je ſuis perſuadé qu'il
ne m'obeïroit pas , ſi je
voulois l'employer à au-
tre choſe qu'à vous ai-
ner.

Cette Lettre me fit ju-

ger que celuy qui l'écrivoit aimoit sa Maîtresse d'une passion violente & delicate. l'en ouvris une autre qui s'adressoit à Monsieur de la Bistiere, Conseiller en l'Eslection de ** à Roüen. Voicy ce qu'il y avoit.

*Réponse à un Provincial
qui se mesloit de donner
des avis pour le gouver-
nement de l'Estat.*

JE vous suis extreme-
ment obligé, Monsieur,
de l'avis que vous m'avez
envoyez par preference à

tant d'autres, comme vous
me le marquez. Je vous
declare par avance, que
j'en y pretends rien ; & si
vous voulez que ie vous
parle franchement ; je
vous avouëray que vostre
projet m'a paru fort ridi-
cule. J'en ay parlé à un
Homme de la Cour, qui
m'a traité d'extravagant
& qui après l'avoir exa-
miné m'a fait voir qu'il
estoit beaucoup plus chi-
merique qu'il ne m'avoit
d'abord paru. Tout ce
que j'ay pû faire, a esté
d'obtenir de luy, qu'il

n'en parleroit à personne. Ainsi , Monsieur , vous voyez que cette affaire qu'on a trouvée en Province si avantageuse pour l'Etat , a passé icy pour une folie ; & je doute fort que vous trouviez quelqu'un qui veuille se charger de donner un Placet pour cela. Il est plus difficile que vous ne pensez , d'imposer à des Ministres qui examinent toutes choses avec beaucoup de circonspection , rien n'échape à leurs lumières ; ce n'est plus le

temps de faire valoir son zele en donnant des avis vagues & chimeriques, & si la plupart des Gens qui donnent des Placets se rendoient justice, le Roy ne seroit pas si importuné, & ses Ministres qui luy rendent compte des plus petites choses, n'auroient pas la peine de l'informer de pareilles visions. Croyez-moy, Monsieur, attachez-vous à bien gouverner vôtre famille, & ne vous embarrassez pas des soins de l'Estat : ceux qui sont pre-

posez pour cela y réussissent admirablement bien, & je suis persuadé que tous ces habiles Raisonneurs de Province, qui croient qu'on leur fait injustice de ne les appeller pas au Ministère, ne seroient pas capables d'estre leurs Commis. Vn fort habile homme en Province, ne se trouve souvent qu'un sot à la Cour. Je vous demande pardon, Monsieur, si je vous parle avec cette liberté, vous voyez à quel dessein je le dis, & je suis.

persuadé que vous ne
 prendrez pas cela pour
 vous, puis que vous sça-
 vez bien que je suis
 vôtre tres-humble servi-
 teur.

Je fus fort content de
 celuy qui écrivoit cette
 Lettre, je juge qu'elle
 étoit adressée à quelque
 vieux rêveur, qui n'ayant
 jamais sçeu gouverner sa
 maison, vouloit se mé-
 ler de donner des avis
 pour le gouvernement de
 l'Estat, & importunoit
 de ses Lettres quelque
 homme de sa connois-

82 LA VALIZE

fance qui étoit à la Cour. Je pris une autre Lettre qui s'adreffoit à Monsieur de ** Officier de la Maison du Roy, rue Quinquempoix, à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'une femme jalouse qui écrit à son mary, qui se divertissoit avec sa Maitresse.

VOus ne meritez pas que je me donne la peine de me mettre en colere contre vous, je veux pourtant bien que vous sçachiez, que je suis in-

formée de la conversation que vous eustes hier avec la personne que vous m'aviez promis de ne voir jamais. Ingrat est-ce ainsi que vous répondez à l'amour, & à la fidélité d'une femme qui n'aime que vous : Ne craignez-vous pas, que je me lasse enfin de tous vos discours, pendant que vous conservez toute votre tendresse pour une infame. Voila donc les grandes affaires qu vous aviez à Paris, & qui vous donnoient tant d'empressement pour

84 LA VALIZE

vous y rendre : Que seroit-ce , si ie suivois vôtre exemple , perfide que vous estes ? Croyez-vous que ma vertu puisse toujours résister à vôtre indifférence , & que je veüille passer ma vie avec un mary qui ne m'en donne d'autre marque que l'autorité qu'il prend sur moy. Vous n'estes que trop persuadé que je suis incapable de vous trahir , plutôt à Dieu. Eussiez-vous moins de confiance , vous ne vivriez pas si en repos de ma conduite , & j'au-

rois le plaisir de vous donner quelque moment d'inquietude pour toutes les mauvaises nuits que vous me faites passer. Je vous declare que si vous ne revenez demain ; je vous iray chercher ; & je ne vous réponds pas que mon desespoir ne m'emporte à vous reprocher votre perfidie, en presence de tout le monde.

Je jugeay que cette Lettre étoit écrite par une femme jalouse , je la mis à part, parce que le Courtisan m'avoit recomman-

dé de mettre ensemble
toutes celles qui seroient
écrites par des femmes
J'en ouvris une autre qui
s'adressoit à Monsieur Fer
rary Banquier à Lyon
pour faire tenir à son
Excellence Monseigneur
le Comte de Melgar
Gouverneur de Milan
à Milan. Je la lûs, & y
trouvay ce qui ensuit.

*Lettre d'un Envoyé, qui
rend compte de la Cour de
France au Gouverneur de
Milan.*

JE vous ay déjà envoyé
Monseigneur, une rela-
tion de tout ce que j'ay
veu depuis Milan jusqu'à
Paris : & j'avois differé à
vous informer des choses
que vous m'aviez recom-
mandées à mon départ,
parce que dans les com-
mencemens que je suis
arrivé icy, je m'imagi-
nois que tous ceux à qui
je parlois étoient ou des

Officiers, ou des Pensionnaires du Roy. Car je ne trouvois personne qui ne me parlât à sa louange, & qui ne m'apprit quelque nouveau miracle de ce Monarque; ce qui m'a obligé à me rendre fort assidu auprès de luy, afin d'examiner moy-mesme, & sa conduite & ses actions. Et sans m'en rapporter à tout ce que j'ay appris par plusieurs personnes desintéressées, j'ay trouvé que tout ce qu'on m'avoit dit étoit véritable, & que ceux qui

avoient entretenu vôtre Excellence à Milan du mérite de ce grand Roy, luy rendoient justice ; il me semble mesme que la Renommée qui est toujours occupée de ses Victoires, & qui ne le fait connoître dans les Païs Etrangers que sous la forme de Mars, neglige trop à nous informer de mille autres surprenantes qualitez de ce Prince. Voicy à peu près ce qui m'en a paru.

Il est grand & bien-fait, il a la physionomie

50 LA VALIZE
heureuse , la mine forte
fiere , quoy que meflée
d'une grande douceur. Je
vous avouë , Monsei-
gneur , que j'ay esté le
plus surpris de tous les
Hommes en le voyant :
Car après toutes les gran-
des actions qu'il a faites ,
je m'étois imaginé de
trouver un Prince fort
âgé, au lieu qu'il m'a paru
encore jeune : & je dou-
te fort qu'il ait plus de
trente-cinq ans , quoy
qu'on m'ait assuré qu'il
en avoit près de quaran-
te. Il jouït d'une parfaite

fanté, & le Ciel qui
la formé pour le modele
des Rois, a pris soin de
l'exempter des maux qui
incommovent la plûpart
des autres Hommes, afin
que tous les jours de sa
vie fussent remarquables,
& que la posterité en pût
conserver la memoire
avec soin.

Il est grand Capitaine,
il entend parfaitement
bien le détail d'une Ar-
mée, les marches & les
campemens; il connoist
dans le moment le fort
& le foible d'une Place;

Mais je m'amuse à vous apprendre des particularitez que vous sçavez mieux que moy, au lieu que j'avois resolu de ne vous informer que des choses que j'ay veuës. Vous jugez peut-estre, que le soin des Armées l'occupe tout entier, & qu'il se repose des autres affaires de l'Estat sur la vigilance de ses Ministres. Il est certain qu'ils luy rendent compte de toutes choses, & qu'ils ne font rien que par ses ordres exprés. Il assiste au

Conseil trois ou quatre heures tous les jours, & souvent il s'y trouve le matin & l'aprèsdinée. Il répond sur le champ aux Ambassadeurs des autres Princes ; il est civil avec les Errangers, affable à ses Sujets ; & il donne de si bonne grace, qu'on est souvent plus satisfait de sa maniere de donner, que du don mesme. Il est inouïy qu'il ait jamais répondu rien de fâcheux à qui que ce soit ; & de l'humeur dont vous connoissez les François, vous

jugez bien que la moderation n'est pas une vertu inutile parmy eux. Ce sage Prince est toujours égal, & ne se met jamais en colere. Ne vous imaginez pas que cette sagesse luy donne une froide gravité, qui est le défaut de la plupart des sages. Le Roy est d'une humeur douce & gaye, il aime tous les divertissemens d'un honneste Homme; il jouë, il chasse, & danse admirablement bien. Il est fort touché de la Musique, & s'y con-

noist mieux que personne de son Royaume. Ses Sujets l'ayment, & je remarque que les Officiers de sa maison ont un si grand attachement à sa personne, qu'il n'y en a pas un qui ne sacrifiait avec plaisir son bien & sa vie pour son service. Il faut dire aussi qu'il est le meilleur Maître du monde, & lors qu'un honneste Homme de quelque condition qu'il soit, est assez heureux de l'approcher, il est seur qu'il luy fait du bien;

mais il aime qu'on ait de la probité, & qu'on s'attache à son devoir. On ne le trompe guere deux fois ; il hait naturellement les fripons, & on peut dire sans exagerer, que c'est le Prince de l'Univers qui se connoist mieux en hommes, & qui penetre plus avant dans le cœur de ceux qui luy parlent. Il joint à cette grande penetration un discernement admirable; il sçait la portée de l'esprit de ceux qui l'approchent. Lors qu'il y a quelque

Charge

Charge à remplir , on ne manque jamais de raisonner sur les Sujets qui peuvent y pretendre: mais aussi-tost que le Roy en a pourveu quelqu'un , il est certain que si l'on veut se dépouïller de l'amour propre , & examiner le choix du Roy avec desinteressement , on demeure d'accord qu'il l'a donnée à celuy qui estoit plus propre à remplir ce poste.

Au reste, Monseigneur, desabusés-vous de l'erreur où vous estiez , de croire qu'un Homme qui a du

E

bien choisit en France les establissemens qu'il aime le mieux. Le bien y donne assurément de grandes facilitez aux personnes de merite ; mais quelque bien qu'on ait, le Roy ne donne jamais l'agrément des Charges qu'à des personnes de qui la probité luy est connue ; & l'on voit que ceux qui occupent aujourd'huy les Charges plus considerables de l'Estat, y sont parvenus par leur merite, & la pluspart sans bien. On ne sçauroit, Monseigneur,

vous informer par une simple Lettre de toutes les grandes qualitez de ce Monarque. Il est certain que jamais Prince n'a mieux soustenu le nom de Grand que celuy-là.

Ne me blâmez pas de ce que je fais un Panegyrique, plutôt qu'une Lettre; tout ceux qui connoissent le Roy sont charmez de sa maniere d'agir, & on sent toujours plus le choses à son avantage, qu'on ne sçauroit en exprimer. Vous con-
viendrez sans peine de

E ij



ce que je vous dis, si vous faites reflexion que la France est ce mesme Royaume qui a esté déchiré de factions & de guerres civiles sous les Regnes precedents , & dont les peuples naturellement inquiets ont esté de tout temps recommandables par leur valeur quoy que tous les Historiens blâment leur mauvaise conduite & leur legereté.

Les François d'aujourd'huy ne sont peut-estre pas plus sages que leur

OUVERTE. 101

peres, c'est le mesme sang
& le mesme esprit: Mais
LOUIS LE GRAND les
gouverne. Ce qui fait
voir que la gloire que
s'est acquise cette Nation,
qui est aujourd'huy si re-
doutable à tout l'Vni-
vers, est l'ouvrage d'un
seul Homme, & l'effet de
la valeur & de la condui-
te du plus judicieux Roy
qui ait jamais esté. Sou-
venez-vous que la France
& l'Espagne ont eu autre-
fois la guerre pendant
plusieurs années, avec un
avantage presque égal; &

E iij

cependant nous venons de voir que toutes les puissances de l'Europe jointes ensemble, n'ont pû résister aux armes du Roy. Je ne suis pas Partisan des François, vous avez veu que je vous ay parlé de leurs défauts; mais puisque vous m'avez envoyé icy pour vous informer de ce qui s'y passe, & pour sçavoir si tout ce qu'on dit du Roy est véritable, je n'ay pû m'empêcher de vous dire les choses comme elles sont; je travaille à vous

faire un détail exact de la
Maison Royale, du Gou-
vernement de l'Estat, de
la maniere dont le Roy
est servy, & de toutes les
autres particularitez qui
regardent cette Cour. Il
me faut du temps pour
vous satisfaire; mais as-
surez vous que je vous
l'envoyeray le plûtoſt
qu'il me ſera poſſible, &
que je ne perdray jamais
les occasions de vous te-
moigner que je ſuis avec
un tres profond reſpect,
Monſieur, De vôtre
Excellence, le tres-hum-

ble & tres-obeissant serviteur.

Je jugeay que cette Lettre avoit esté écrite par un Italien que le Gouverneur de Milan avoit envoyé en France, pour l'informer de ce qui s'y passoit: mais je fus surpris de ce que cet Etranger avoit si bien connu le Roy en si peu de temps; car le portrait qu'il en fait m'a paru fort juste, & je n'y ay rien trouvé qui ne convint parfaitement au Roy. Je remarque néanmoins, que cet

Italien n'est pas amy de
 nostre Nation; il est vray
 qu'il faut songer qu'il é-
 crit à un Espagnol. l'au-
 rois esté fâché que cette
 Lettre eut esté perduë;
 ce qui m'obligea à la met-
 tre dans ma poche, afin
 d'en prendre une copie &
 l'envoyer en suite à son
 adresse par la poste. j'en
 ouvris en suite une autre
 qui estoit écrite de la
 main d'une femme, & qui
 estoit adressée à Made-
 moiselle de ** à l'Hôtel
 de ** à Paris. Voicy ce
 qu'elle contenoit.

*Lettre d'une Dame à sa
suivante , qu'elle avoit en-
voyée à Paris pour des
Commissions.*

IL faut avouer Cato,
que vous estes une fille
bien negligente ; je ne
vous avois envoyée à
Paris, que pour me choisir
d'un beau rouge , & ce-
pendant vous m'en avez
envoyé d'effroyable. Trou-
vez-en d'autre si vous
voulez. Car je ne sçau-
rois absolument me ser-
vir de celuy-là, & j'ay esté
obligée de feindre que

j'avois la migraine, pour ne pas sortir avec ce vilain rouge.

Dites au Brodeur, que si ma juppe n'est brodée pour Samedi prochain, je ne luy arresteray ses parties d'un an. Apportez-moy une paire de bas verds, & une autre paire de noirs; je ne sçay pas si les autres femmes font de mon goust, mais je trouve que ces deux couleurs font mieux à la jambe que toutes les autres: & je ne comprends pas, comment une fem-

me qui veut estre bien
chauffée, pût souffrir des
bas rouges, ou jaunes.
Voyez Madame Gilon,
& dites - luy que je suis
fort contente des Points
qu'elle m'a envoyé, &
que j'ay destiné pour elle
le premier Alpiu que je
gagneray à la Bassette.
N'oubliez pas les mou-
ches que je vous ay tant
recommandées, & n'al-
lez pas me dire que vous
aviez d'autres choses plus
importantes à faire. l'ai-
me mieux mes mouches,
que tout ce que vous

pourriez m'apporter, à la reserve du rouge. Car je vous declare, que je n'entendray point raison là-dessus. Vous sçavez bien qu'il me faut de la pommade, ainsi n'oubliez pas d'en prendre. A propos, souvenez-vous de m'apporter du ruban, & sçachez sur le Quay, des Orfévres si les Sonnettes de Marphize sont faites. Je vous attends demain au soir, & si vous vous acquitez bien de toutes ces petites commissions, & des autres

110 LA VALIZE

qui font sur vostre memoire , je diray par tout que vous estes une bonne fille. Il n'y a plus de paste pour les mains , ne manquez pas d'en apporter.

J'avois fermé ma Lettre , sans vous faire souvenir de m'acheter six paires de gands , & quelques peignes.

Je remarquay dans cette Lettre le veritable caractère d'une femme qui n'est d'ordinaire occupée que des soins qui ont relation à sa beauté , & qu

OUVERTE. 111

accable une pauvre Suivante de mille commissions qui luy paroissent toutes si importantes, qu'elle ne sçauroit en oublier une sans s'exposer à perdre ses bonnes graces. Je la mis encore à part, parce qu'elle estoit écrite de la main d'une femme; & j'en lûs une autre qui étoit adressée à Monsieur de ** rue saint Antoine, à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

*Lettre d'un Amy à un Homme
qui avoit perdu une
belle mere fort avaré.*

JE ne sçay, Monsieur, si
je dois vous faire une
Lettre de consolation, ou
vous feliciter de la mort
de Madame vostre belle-
mere, quelque injusti-
ce qu'elle vous ait fait du-
rant sa vie. Je suis persua-
dé que vous avez esté
sensible à sa mort ; ce-
pendant vos Amis, qui
sont informez des dure-
tez qu'elle avoit pour

O U V E R T E. 113

vous & pour vostre famille, ne sçauroient s'empêcher de s'en réjouir. Il faut demeurer d'accord, qu'elle étoit une étrange femme, & il me semble que vous pourriez sans honte vous dispenser d'en porter le deuil. Mandez-moy, je vous prie, si elle n'a pas demandé que son argent fut enterré avec elle. Car quel autre jugement peut-on faire d'une femme qui n'osoit sortir de sa chambre, de peur de s'éloigner de son coffre fort. Enfin vous en voila delivré, &

714 LA VALIZE

son bien vous fera d'un grand secours. Je sçay que vous estes l'homme du monde qui connoist moins l'intérêt ; cependant croyez-moy, il faut du bien, & malgré vôtre Philosophie vous conviendrez qu'il y a une grande différence d'un honneste homme riche à un honneste homme gueux. Le bien donne de grands agrémens dans la vie, au lieu que la misere ne donne que des chagrins & des dégoûts, qui mettent souvent la

vertu d'un honeste homme à l'épreuve. Je ne suis pas pour ces insatiables qui ne sont jamais satisfaits, & qui servent plus leur bien que leur bien ne leur sert. Il y a un temperament, mais il en faut jusqu'à un certain point. Je ne sçay pas si vous approuverez ma philosophie; je vous réponds bien que je ne m'accommoderois pas de celle de Diogene. Je ne voulois vous faire qu'une Lettre de compliment, & je vois que mon papier

FIG LA VALIZE.

est déjà remply. Il faut pourtant trouver place pour vous assurer que je suis ; Monsieur, Vostre tres-obeyssant serviteur, & bon amy.

Il est aisé à juger que cette Lettre avoit esté écrite à un homme qui venoit de perdre sa belle-mere, qui apparemment estoit une femme fort avare.

L'en ouvris une autre qui me donna beaucoup de peine à lire. Le dessus étoit écrit en ces termes:
A li Dame Claude Iacob,

dans rue Monmart , à li
cent Suif du Roy. Voicy
ce que j'en déchifray avec
beaucoup de difficulté.

*Lettre d'un Suisse à sa
femme.*

MOn pauvre femme,
moy t'écrit mé-
chant nouvel'es , que ne
viendra à Paris de deux
sepmaines , Monsieur
Capitaine point congé
pour un diable. Si toy
tout avoit vendu mon
vieux vin premierement
que moy alloit à Paris,
toy n'ouvrira point mon

piece de Vin neuf, mais li faut prendre une piece du compere Simon : ti recommande di prendre avisement à cely petit garçon Estienne, moy le connoist beaucoup gourmád de Vin; & quand toy sera empeschement, & que li descendra en cave, li faut faire toujours siffler, ou aussi parler, parce que li boira tout nôtre gagement; & ti promets mon femme, que argent est longuement. cher cely année. Moy parviendra à li maison plustost que

pourra. Serfiteur à toy
Claude Jacob.

La Lettre du Suisse me
fit rire, j'en décachetay
une autre qui s'adressoit
à Monsieur le Comte
Hercule Visconti, à
Milan. Elle estoit écrite
en ces termes.

*Lettre d'un Envoyé, qui
informe un de ses Amis
des grandes qualitez de
Monsieur.*

VOus verrez, Mon-
sieur, par la Lettre
que j'écris à son Excel-

lence , ce que je luy
mande du Roy ; & com-
me je me suis souvenu
qu'à mon départ vous
m'aviez recommandé de
vous informer de quelle
maniere ce Monarque
en use avec son Frere
j'ay pris un soin particu-
lier de m'en instruire
pour satisfaire vostre cu-
riosité.

La qualité de Frere du
Roy est icy une condi-
tion fort heureuse , su-
tout quand on l'est aussi
dignement que Monsieur
Ce Prince a des Garde

& des Officiers qui le servent par quartier ; il assiste aux Conseils, il a de grand appanages & de grosses pensions, & pardessus cela le Roy lui fait souvent des presens considerables. Il faut dire aussi que Monsieur est le Prince du monde qui en fait meilleur usage ; car il ne se sert de ses biens que pour en faire des liberalitez. Il considere beaucoup les Personnes de qualité, & se rend toujours protecteur des malheureux ; ce qui fait que

le Roy l'en aime davantage, & qu'il lui accorde avec plaisir, les graces qu'il lui demande en leur faveur. Quelque difference que le rang mette entre ces deux Princes, il est certain que l'amitié n'y en met aucune, & il est rare de trouver parmi des particuliers deux freres qui s'aiment aussi cordialement. Les Monarques sont toujours jaloux de leur gloire ; cependant il semble que le Roi n'auroit pas esté satisfait de la sienne, si son Frere n'y

avoir eu part. Il luy a donné le commandement des Armées , ou pour mieux dire , il lui a donné les moyens de faire paroître son courage & sa conduite dans les Villes qu'il a prises , & par les Batailles qu'il a gagnées. Il joint à cette sage valeur des connoissances merveilleuses ; car il est certain que Monsieur se connoist à toutes choses , il est plein d'égards , & entre avec une bonté extraordinaire dans les affaires des parti-

culiers. N'a-t'il pas pris à son service, tous les Officiers de la Reine d'Espagne, qu'on avoit renvoyez de Madrid; il est bien-faisant, il aime la justice, & sçait mieux que personne les devoirs de chaque Charge. Vous voyez bien, Monsieur, que nos raisonnemens n'étoient pas justes, lors que dans nos conversations nous sommes demeurez d'accord que la condition du Roi de ** estoit preferable à celle de Monsieur. Il y a peu de Rois e

Europe qui soient si heureux que ce Prince. Je ne finirois point , si je voulois entrer dans le détail de ces grandes qualitez ; & comme l'on m'accuse déjà d'estre partisan des François , quoy que je ne le sois que du merite , vous voulez bien que j'acheve ma Lettre, & que je vous assure que je suis.

Je jugeay que celui qui écrivoit cette Lettre commençoit à connoître M O N S I E U R , quoy qu'il eut pû en dire beau-

coup de choses plus avantageuses.

J'en ouvris en suite une autre, qui estoit adressée à Monsieur de ** à Caën en Normandie. Voici ce qu'elle contenoit.

*Lettre d'un Officier Normand
à son frere.*

JE suis si affligé, mon cher frere, que je n'ai pas la force de vous écrire. Il n'est que trop vray que la Paix est faite, & par là toutes mes esperances sont évanouies. Vous y perdez plus que

vous ne pensez ; car il est certain que si la guerre eut encore duré trois ans, j'aurois eu un Regiment, où il m'auroit esté facile de donner de l'employ à vos enfans : & après cela il ne falloit qu'un bon quartier d'hiver pour nous enrichir. Plusieurs de mes camarades ont employé tout ce qu'ils avoient à remonter leurs Compagnies pour les mettre en bon état, se flatant qu'ils seront conservez en temps de Paix. Pour moy , je n'ay pas

tant de confiance ; & comme je juge que les chevaux seront à bon marché après la reforme, j'ay vendu les meilleurs de ma Compagnie. J'ai ensuite donné congé aux Cavaliers qui les montoient ; & afin que cela ne me fit point d'affaires, je me suis plaint qu'ils m'avoient deserté , & j'ay eu permission de venir à la Cour , où je demande une gratification pour remonter ma Compagnie. Cependant je vous envoie cinq cens écus ;

commencez , je vous prie , à les faire profiter. Je suis resolu de m'en aller à Rouën , & d'y poursuivre le procez que mon frere le Chanoine m'a cédé. Si je le gagne je seray en estat d'en entreprendre d'autres ; & si par malheur l'affaire tournoit mal , je le vendray à un Procureur qui m'en fera bon party. Au reste, j'espere d'amener trois belles jumens avec un cheval d'Espagne , qui me servira d'étalon ; & vous verrez que dans peu.

130 LA VALIZE
de temps j'aurai un beau
haras. N'oubliez pas de
mettre à part tous les pa-
piers qui concernent mon
procez, afin que je trouve
toutes choses en estat à
mon retour. Je vous sou-
haite une heureuse année,
& suis tout à vous.

Je compris que celui
qui avoit écrit cette Let-
tre estoit un homme bien
prévoyant, & fort habile.
Je suis fort trompé, s'il
avoit fait comme ce pau-
vre Officier Bearnois, qui
après avoir passé le fossé
de Valenciennes trouva

un Officier VValon qui
luy offrit une bourse fort
pesante , & le pria de de-
meurer avec luy afin
d'empescher que les Sol-
dats ne le tuaissent. le vous
donne la vie , répondit le
Bearnois.... Suivez-moy.
Si vous pouvez gardez
vôtre bourse , elle ne fe-
roit que m'embarasser; &
je cherche de la gloire, &
non pas de l'argent. l'en
ouvris une autre qui s'a-
dressoit à Monsieur de
Vice-vivienne, & qui étoit
écrite en ces termes.

Réponse à un homme qui demandoit conseil pour se marier.

L'Aprêns par vôtre Lettre, Monsieur, qu'on vous a proposé un mariage considérable, & que vous ne voulez vous déterminer que par mes avis. Je vous declare que je ne vous en donneray pas là-dessus, & que je ne veux pas m'exposer à perdre vôtre amitié en vous conseillant sur cette affaire. Le mariage est une de ces fortes de choses sur

lesquelles on ne sçauroit
jamais raisonner juste ; &
il faut toujours attendre
l'évenement pour en ju-
ger. Car quelque bon ef-
prit qu'un homme ait,
une femme le change
souvent , & le rend quel-
quefois malheureux pour
toute sa vie. Ils'en trou-
ve aussi qui ont l'esprit
doux & bien fait , & qui
contribuent beaucoup
par leur complaisance
& par leur sage condui-
te , au bon-heur de
leurs maris. Ainsi, Mon-
sieur, ne vous attendez

pas que je vous donne aucun conseil sur une affaire aussi delicate que celle-là. Consultez - vous vous-mesme, voyez si cela vous convient ; & songez que c'est une affaire qui est pour vous seul , & dont vous ne sçauriez partager le chagrin ou le plaisir avec vos amis. Je juge que le bien de la personne que l'on vous propose, vous fait souhaiter de l'épouser. Ne vous laissez pas ébloüir à des apparences qui souvent se trouvent fausses. Car je

remarque tous les jours, que le Public est fort liberal à donner du bien à une fille ; & aussi-tôt qu'elle est femme , son mary trouve qu'elle en a beaucoup moins qu'il n'avoit crû. Mais comme l'on ne doit jamais se marier par la seule consideration du bien, examinez si la personne est d'une humeur qui convienne à la vostre : c'est la contrariété d'humeurs , & non pas le manquement de biens, qui cause d'ordinaire les divorces. Vous êtes

sage & prudent , c'est à vous à vous conduire ; de ma part je me rejoûiray toujours de tout ce qui vous sera avantageux , puisque je suis vôtre tres-humble & obeissant serviteur.

Cette Lettre me parut d'un homme sage. Si tous ceux qui se marient faisoient de pareilles reflexions , on ne verroit pas tant de gens se plaindre.

J'ouvris une autre Lettre qui s'adressoit à Madame Fauchereau, à Dijon.

*Lettre du Bourguignon
à sa mere.*

JE n'ay pas voulu manquer , ma chere mere, de vous donner avis du grand changement qui est arrivé dans ma fortune : La Reine a voulu que j'aye pris métier, & je suis à present en apprentissage chez un Parfumeur; ce qui doit vous faire connoître l'inconstance des choses du monde , puisque ce mesme Bourguignon qui réjouïssoit par ses plaisanteries

la plus grande Reine de l'Univers, est aujourd'huy l'apprentif d'un Parfumeur: Et au lieu que toute la Cour m'écoutoit avec plaisir, je me tourmente à crier pour appeller les passans dans nostre Boutique, sans que personne veuille m'entendre. Je ne doute pas que vous n'ayés beaucoup de déplaisir d'apprendre cette triste nouvelle, puisque je suis hors d'état de travailler à la fortune de mes freres. Ainsi ne vous amusez pas à leur faire apprendre de

mauvaises plaisanteries, sans l'esperance que je pourrois procurer la survivance de ma Charge à celui qui reüssiroit le mieux, & que cet employ demeureroit toujours dans nostre famille, comme il est demeuré dans celle des lean Doucets. Il faut se desabuser de la Cour, on est à present trop difficile, & il est plus mal-aisé de faire fortune que vous ne pensez. Je me fie toujours que la Reine ne m'abandonnera pas, & cela m'en-

gage à apprendre mon
 métier avec application.
 Je me recommande à
 tous mes freres ; & suis
 ma mere , vôtre tres-af-
 fectionné fils.

La Lettre du Bourgui-
 gnon à sa mere , me fit
 rire. l'en ouvris une
 autre qui s'adreffoit à
 Monsieur de ** à l'Hô-
 tel des Mousquetaires ,
 à Paris.

*Réponse à un Mousque-
 taire inquiet.*

I'Ay receu une Lettre,
 Monsieur, par laquelle

vous me priez de demander votre congé à Monsieur le Chevalier de Fourbin : le m'intéresse trop à votre fortune, pour vous rendre un si mauvais office, & je suis sûr que vous en auriez du chagrin quinze jours après, comme cela est arrivé à d'autres jeunes gens de ma connoissance. Il est constant qu'il n'y a point de meilleure Ecole en France pour un jeune Gentilhomme que celle-là ; ils en sortent tous honnestes gens, lors qu'il

ont la patience de s'y perfectionner, & d'attendre qu'on leur donne des emplois qui leur conviennent. Examinez un peu tous les officiers qui sont dans la Maison du Roy à la teste des Regimens, & dans les Places, la plûpart ont servi dans les Mousquetaires; & ils ont si bien profité de cette éducation, qu'ils se sont toujours distinguez & sont parvenus à des emplois fort considerables: Mais les jeunes gens sont inquiets, ils ne sçavent

ce qu'ils veulent , & souhaitent toujours ce qu'ils n'ont pas. Vous n'auriez pas esté un an chez vous, que vous seriez au defespoir d'avoir perdu votre ancienneté de Mousquetaire ; & lors que cinq ou six ans après vous apprendriez qu'un de vos camarades auroit eu une Charge , pendant que vous seriez malheureux dans un coin de Province , vous ne vous consoleriez jamais d'avoir manqué par votre impatience des établissemens que d'autres

moins estimez que vous, auroient eu. J'ay plus d'experience que vous, ainsi je sçay ce qui vous convient : Croyez-moy, laissez-vous conduire, & ne songez qu'à meriter l'approbation de vôtre Commandant ; il vous avancera assurément lors qu'il en trouvera l'occasion, car il m'a parlé de vous avec estime. Voilà, Monsieur, la plus véritable marque que je puisse vous donner de l'amitié que j'ay pour vous ; & que je suis vôtre

tre

tre tres-humble servi-
teur.

Je trouvoy cette Lettre
de fort bon sens, & je
jugeay que celuy qui l'a-
voit écrite connoissoit
parfaitement l'humeur
des jeunes gens. l'en pris
une autre qui s'adressoit
à Mademoiselle Fanchon
ruë de l'Arbre-sec à Pa-
ris. Voicy ce qu'elle con-
tenoit.

*Reponse d'un Amant à une
Maistresse commode.*

IE suis persuadé, Made-
moiselle, que mon ab-

G

sence vous donne beaucoup de chagrin , comme vous me le mandez. Car il me revient de toutes parts , que vous tâchez de vous en consoler , en vous divertissant avec vos Amis. le m' imagine que la considération que vous avez pour moy , vous engage d'avoir cette complaisance pour eux , & je juge que ce que vous en faites n'est que pour exercer vôtre tendresse , afin de m'en donner des marques plus sensibles à mon retour. le vous en suis ex-

trêmement obligé, mais
 je vous avouë que je me
 défie beaucoup d'une Da-
 me qui apprend à faire
 l'amour, & je craindrois
 fort qu'une personne qui
 en fait apprentissage n'en
 fit bien-toft métier. Vous
 en trouverez qui seront
 moins délicats, & qui
 croiront tous les sermens
 que vous leur ferez de
 leur estre fidelle. Je suis
 bien fâché d'estre d'une
 humeur si difficile; mais
 en revanche avouëz que
 je suis bien commode,
 puis qu'après toutes les

trahisons que vous m'avez faites , la seule vengeance que je prens de vous , est de vous assurer que je ne seray jamais vôtre serviteur.

Je ne diray pas mon sentiment sur cette Lettre , chacun en pènera ce qu'il voudra. J'en lûs une autre , qui étoit adressée à Madame de **
ruë Plâtrière , à Paris. Elle étoit écrite en ces termes.

*Lettre à un Homme qui vou-
loit estre Religieux.*

I'Apprens , mon frere,
que vous vous disposez
à prendre l'habit de Reli-
gieux au commencement
du Carefme. Je ne fçau-
rois desapprouver un des-
sein si louïable , mais je
ne puis pas m'empescher
de vous en dire mon sen-
timent. La profession
que vous allez embrasser,
est assurément la plus
sainte que vous eussiez pû
choisir ; elle est aussi la
plus tranquille, lors qu'on

150 LA VALIZE
est bien détaché de toutes les choses du monde, & qu'on ne se propose que de faire son salut. Je ne voy rien de plus heureux qu'un homme qui passe sa vie à louer Dieu, qui est le métier que les Anges font dans le Ciel: mais je vous avertis qu'il est plus difficile que vous ne pensés, de se mettre en cet état, & de renoncer à toutes choses pour acquérir le repos d'esprit, qui est si nécessaire à un bon Religieux. Examinés-vous bien avant que de

vous engager; & ne vous allez pas imaginer, que l'habit dont vous serez revêtu vous donnera un autre esprit, & d'autres sentimens. Vous serez le même homme combattu de mêmes passions; & de l'humeur dont je vous connois, vous aurez bien de la peine à obeïr à vos Supérieurs, vous qui n'avez jamais voulu suivre les avis de vos parens, & qui avez toujours crû en sçavoir plus que les autres. Je suis persuadé que si vous estiez dans

une Religion que vous n'en sortiriez point , & que vous souffririez tout plutôt que de vous exposer au ridicule que cela vous donneroit dans le monde : Mais il est dangereux aussi que cela ne vous jette dans un desespoir , & que faisant un mauvais usage de votre habit , & des talens que vous avez , vous n'augmentiez le nombre des méchans Religieux dont le monde n'est déjà que trop rempli , & qui font plus de tort à leur Reli-

gion par la vie libertine qu'ils mènent ; que les bons ne luy acquierent de gloire par leur exemple. Je juge qu'un homme aussi éclairé que vous l'estes, ne fera pas grand cas de mes remontrances ; j'ay esté pourtant bien-aise de vous donner ces avis, & pour l'amour de vous & pour ma propre satisfaction. Au reste, dépouillez-vous de cette bonne opinion que vous avez de vous-mesme ; car si vous conserviez cet esprit, vous

seriez en horreur à tout le monde. L'humilité doit estre inseparable d'un bon Religieux , quoy qu'il s'en trouve qui sont si remplis d'orgueil , qu'ils tirent vanité des mêmes choses qui devroient les rendre plus humbles. Il est certain qu'on en voit des uns & des autres ; je souhaite que vous soyez des bons. Mais encore une fois examinez-vous bien , & voyez si vous serez propre à ce que vous voulez faire le feray ravy que vous soyez.

content , & vous me feriez injustice si vous doutiez jamais de mon affection.

Je jugeay que cette Lettre estoit écrite par un homme qui connoissoit la legereté de son frere ; les avis qu'il luy donnoit me parurent de fort bon sens. l'en decachetay une autre qui s'adressoit à Monsieur Volf, Banquier à Francfort, pour faire tenir à son Altesse de ** Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'un Envoyé d'Allemagne, à son Prince.

I'Ay pris un soin extrême, Monseigneur, de m'informer suivant les ordres de V^{otre} Altesse; de tout ce qui se passe en ce Royaume; où je n'ay veu que des choses surprenantes. Le Roy a diminué considérablement les Tailles, & cependant il n'a pas laissé de donner cette année de nouvelles pensions, & particulièrement à des Officiers de Robe. Il est vray qu'on

a fait une grande reforme dans les Troupes ; & vous serez étonné d'apprendre , qu'on a encore conservé six vingt mil hommes , sans compter la Marine. Vous jugez bien qu'on n'a pas licencié les meilleurs. Le seul Regiment des Gardes me donne de l'admiration , il n'y a que de grands Hommes choisis, tous d'une taille egale. Je n'oserois vous parler de la maniere dont ils sont vestus ; car vous auriez peine à croire , qu'il n'y

a pas un Soldat qui n'ait un grand Buffle, dont les manches sont chamarrées d'or & d'argent, & une casaque rouge avec des gances ou galons d'or & d'argent. Je ne sçau- rois presque vous dire, comment les Officiers sont habillez. Leurs habits sont couverts d'or & d'argent; & à peine peut-on distinguer, que les Officiers des Gardes Françoises ont des juste-au-corps bleus, & que les Suisses les ont rouges. On a donné des habits ex-

remement riches, aux Gardes du Corps, Gendarmes, Chevaux Legers, & Mousquetaires. Ils sont tous d'une magnificence extraordinaire; & la plupart de ceux qui servent dans ces Compagnies ont esté Officiers. Aureste, je n'ay jamais veu de Troupes si bien montées, & je vous assure sans aucune exageration, que je n'y ay pas trouvé un seul cheval que vôtre Altesse ne pût fort bien monter à la teste d'une Armée. Je m'étois imaginé qu'u-

ne si longue guerre & les grands secours que le Roy a envoyé à ses Alliez auroient épousé ce Royaume. Mais j'ay esté témoin d'une chose qui m'a plus surpris que tout le reste; car j'ay veu des Affiches dans tous les coins des rues de Paris, pour faire sçavoir à tous ceux qui avoient presté de l'argent au Roy, qu'ils pouvoient apporter leurs quittances au Tresorier, qu'il les rembourseroit.

Vous pouvez juger par là, Monseigneur, combien il sera inutile à l'ave-

nir que les Princes Etrangers ayent des espions en France , puis que s'ils les servent fidèlement ils ne sçauroient plus leur mander que des choses desagreables. J'attends vos ordres pour m'en retourner ; & suis avec un tres profond respect , Monseigneur , De Vôtres Altesse , Le tres-humble & tres-obeyssant serviteur.

Je jugeay que cette Lettre avoit esté écrite à quelque Prince d'Allemagne par un homme qu'il avoit envoyé en France , pour

l'informer de ce qui s'y passoit depuis la Paix. l'ouvris une autre qui s'adressoit à Monsieur Guerin Maistre Brodeur , rue des vieilles Estuves. Je trouvay qu'il y avoit sous la premiere envelope une autre Lettre cachetée avec de la soye gris de lin, mais sans dessus : Ce qui me fit juger qu'il pouvoit y avoir du mystere; & dès ce moment il me passa par la teste , que c'étoit peut-estre la Lettre que le Courtisan cherchoit. Je la lûs, & y trouvay ces paroles.

*Reponse de la Marquise à
son Amant.*

P Ourquoy me repro-
chez-vous une con-
trainte qui me coûte plus
que vous ne pensez. Ne
devriez-vous pas estre
trop content, puisque je
vous ay permis de m'é-
crire, & que je veux bien
recevoir vos Lettres? En
feriez vous plus satisfait,
quand on sçauroit dans
le monde que vous avez
une forte passion pour
moy, & que j'ay souffert

que vous me l'avez apprise. Les passions où il n'y a point de mystère diminuent insensiblement; & j'ay toujours ouï dire qu'il en faut en amour. Vous sçavez d'ailleurs, que mon mary n'est pas le seul fâcheux que je dois craindre. Je tremble en vous écrivant, & vous devriez me sçavoir bon gré des frayeurs que je souffre, pour vous faire une réponse qui vous apprendra, que malgré toutes les mesures que je suis obligée de garder,

mon inclination qui ne reconnoist point d'autres loix que celles du cœur, ne se partage point, & m'inspire de vous aimer toujours.

Cette Lettre me parut fort tendre, & je fus confirmé dans la pensée que j'avois eu, que c'étoit peut estre celle qui avoit donné occasion à faire voler le Courier. Comme il estoit déjà tard, & que le Courtisan ne revenoit point, je sortis pour aller dîner, jugeant bien qu'il y avoit

encore assez de Lettres pour m'occuper une autre matinée. Je fermay la porte de la chambre, & j'en donnay la clef à un des gens du Courtisan, après luy avoir bien recommandé de n'y laisser entrer personne, & de ne la donner qu'à son Maître.

F I N.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

T
Univer

--	--	--

Vf111

+

